

# DISCOURS

PRONONCÉ

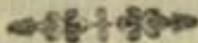
## A LA DISTRIBUTION DES PRIX

### DE L'HELLINIKON EKPAIDEFTIRION

PAR

M. ANTOINE ZANNETTAKI-STÉPHANOPOLI

PROFESSEUR.



Mesdames et Messieurs,

Depuis la première année de son institution l'*Hellinikon Ekpaideftirion* a consacré l'usage de faire précéder la fête de la distribution des prix d'un discours contenant quelque découverte en archéologie, histoire ou philologie, ou touchant quelque question traitée sous un point de vue nouveau. Grâce à cette louable coutume nous possédons plusieurs monographies intéressantes dont plusieurs, — traduites en français et en allemand — ont été appréciées par les savants de l'Europe occidentale.

Je m'estime heureux d'avoir été invité par la direction à prendre cette année la parole dans une langue, cultivée avec amour en Grèce, et dont la connaissance exerce une influence considérable sur les mœurs et la civilisation du pays.

Permettez-moi, avant tout, de rendre hommage au zèle éclairé de la direction de l'*Hellinikon Ekpaideftirion*, qui a créé un système d'éducation nationale dont la base est le sentiment patriotique et religieux. Perfectionné par une expérience de plusieurs années, ce système d'enseignement a produit des résultats heureux, et les élèves de cette Institution se distinguent, tant à Athènes que dans les principaux foyers de l'hellénisme, par leur patriotisme ardent, leur savoir, leur esprit d'ordre et de conduite dans les affaires.

Cependant, — il m'en coûte de le dire, — l'esprit de malveillance et des motifs que je m'abstiens d'exposer, ont fait que les efforts de la direction n'ont pas été suffisamment appréciés par ceux qui devraient s'intéresser à la prospérité de tout établissement destiné à rendre des services réels à la patrie commune.

### DU ROMAN FRANÇAIS

ET DE SON INFLUENCE SUR LES MOEURS

DE LA GRÈCE.

I.

« Le roman moral, dit M. Villemain, ce genre de production littéraire, presque absolument inconnu à l'antiquité, est presque l'expression la plus vivante et la plus fidèle de notre civilisation moderne : il est l'histoire privée de la société, tandis que l'histoire elle-même n'est que la peinture des hommes publics et des événements extérieurs. . . . Il faut le dire, le roman, le roman éloquent, le roman passionné, le roman moral et vertueux, est, sous certains rapports, le poème épique des nations modernes. Sans doute ce nom ne sera réservé qu'à un petit nombre de romans privilégiés, mais ils le méritent. De même que chez les peuples poétiques de l'antiquité, au milieu de cette vie toute musicale qui les transportait, sous leur beau climat, les chants conservés de quelques bardes ravissaient les imaginations, ainsi dans notre vie de salon substituée aux mœurs de l'*Agora* et du *Forum* quelques unes de ces inventions savantes, spirituelles ou passionnées, qui règnent dans les romans, préoccupent tous les esprits et produisent presque l'impression que ces chants populaires des premiers temps faisaient sur les âmes plus naïves des nations antiques. »

Je ne vous parlerai pas des romans des anciens, romans qu'on ne lit plus aujourd'hui, et qui n'ont servi de modèle ni aux romans de chevalerie, ni aux romans héroïques, ni aux romans modernes, parce que les anciens, absorbés par les luttes de l'*Agora* et du *Forum*, ne connaissaient ni la galanterie, ni ce langage élégant, qui a rendu, plus tard, si célèbre

bres les précieuses de l'Hotel de Rambouillet, ni le doute, ni le spleen, ni la terrible devise *lasciate la speranza*, qui pourrait servir d'épigramme à tous les romans de la famille de *Lélia*, de *Werther* et de *René*.

Le roman est né de la chevalerie qui a créé cet esprit de galanterie raffinée, ce culte idéalisé pour la femme, ce sentiment d'adoration pour ce sexe faible que le génie mystique, chaste et rêveur des peuplades germaniques avait fait pénétrer dans les mœurs des peuples mêmes que le despotisme énervant de la Rome impériale avait corrompues.

La première littérature romanesque, s'est donc inspirée des souvenirs de la chevalerie. Elle est venue jusqu'à nous gracieuse, belle et fraîche avec cette forme légendaire où le merveilleux des *Mille et une nuits*, le mysticisme et les vertus austères du christianisme primitif et les beaux mensonges, toujours vrais, de la mythologie des Hellènes, — ces riants féeries de notre civilisation dans son enfance — se mêlent dans une adorable confusion.

On ne connaît guère l'origine de la chevalerie ni de sa littérature qui l'a, en quelque sorte, idéalisée. Mais qu'elle nous vienne du Nord ou des Arabes, de l'Orient ou du Midi, ou bien qu'elle ne soit, comme d'aucuns le prétendent, que la légende des Croisades, son influence sur l'esprit et les mœurs des nations modernes a été grande et salutaire.

Les romans de chevalerie, qui ont survécu à la chevalerie elle-même, sont de belles et agréables fictions faites avec des débris de vérités. De grands événements avaient fortement ébranlé les esprits à l'époque où les peuples du midi commençaient à créer leurs idiomes nationaux, et avaient presque effacé de leur mémoire les terribles souvenirs d'Atila. L'apparition de Mahomet, dont les vaillants et chevaleresques sectateurs, les Arabes — que nous nous garderons bien de confondre avec les Musulmans de souche tartaro-mongole qui sont venus détruire notre Orient, — les Arabes, dis-je, semblaient vouloir réaliser les merveilles de leurs contes populaires. Leurs rapides conquêtes en Asie, en Afrique, dans le midi de l'Europe, leur civilisation raffinée, — si on la compare à celle des autres nations à cette époque, — leur duel gigantesque contre le christianisme qui n'arrête qu'à Poitiers leur marche triomphante, et, quelques années plus tard, Charlemagne, dont la cour se ressentait de la Majesté de celle des empereurs romains avec les mœurs rudes encore, mais galantes des Francs, Charlemagne qui fut la chevalerie, comme, dix siècles plus tard, Napoléon, la révolution à cheval, entouré de preux dont la bravoure et la force réalisaient tout ce que l'imagination pou-

vait concevoir alors de plus merveilleux, devaient naturellement frapper les esprits, éveiller dans les cœurs des contemporains des sentiments romanesques et laisser à la postérité une impression durable, entourée de toutes les fictions de l'épopée et des charmes de l'idylle.

C'est de la malheureuse expédition de Charlemagne contre les Arabes d'Espagne que date le premier roman de chevalerie qu'on attribue à l'archevêque Turpin. Ce roman est une véritable épopée, mais une épopée barbare et chrétienne. Tandis que l'épopée grecque confond la ruse et l'adresse avec la sagesse, l'épopée franque ne connaît ni la fuite ni la ruse. Roland, abandonné des siens, implore son Dieu, et sonne ce redoutable cor qui jette l'épouvante dans l'âme des Sarrazins, que Charlemagne entend à une distance de plusieurs lieues, et que des trahisons empêchent de voler au secours de son neveu qui ne sait pas fuir devant l'ennemi. Ayant perdu tout espoir de secours, le héros jette un regard d'amour sur Durandal, sa belle et forte épée, et, voulant lui épargner l'opprobre de tomber entre les mains des infidèles, il frappe la montagne à coups redoublés, pour briser cette épée; mais est aussi bien trempé que son âme: elle résiste, des éclats de rochers se détachent de la montagne et Roland laisse sur le granit l'empreinte de ses pas. Enfin l'épée éclate, le chevalier sonne de nouveau son cor et ses veines se brisent dans sa poitrine de fer. Il tombe, mais non sous les coups des ennemis de son Dieu.

Un siècle plus tard le roman de chevalerie prend de plus vastes proportions. On ne se borne plus aux héros contemporains, et un nom glorieux de la Grèce, surnageant dans l'imagination des peuples barbares, sert de sujet à une vaste et belle épopée telle que le génie et l'ignorance des Francs — qui commençaient à devenir les Français — pouvaient seuls la concevoir. Cette épopée c'est le *Roman d'Alexandre*.

C'est dans *Callisthènes*, ouvrage grec du onzième siècle, que les trouvères puisèrent ces fables, à la fois ingénieuses et naïves, qu'ils groupèrent autour de la mémoire d'Alexandre. *Callisthènes*, n'est qu'une traduction libre des légendes que la renommée du grand Iskander avait fait naître chez les Perses, qui, dans leur vanité nationale, ont voulu s'attribuer le héros qui mit fin à leur empire. Mais l'histoire d'Alexandre, dégagée de tout le merveilleux de la légende et de la poésie, ne nous offre-t-elle pas la première et la plus imposante image du plus magnifique chevalier errant dont les hommes aient gardé le souvenir? Jeune, libéral et vaillant il fait la guerre en paradis, respecte, et fait respecter, les femmes des peuples vaincus, met le feu à Persépolis pour plaire à une fem-

## Discours prononcés à l'École Hellénique depuis sa fondation jusqu'à aujourd'hui.

1849-50	Sur les principes pédagogiques et leur application en Grèce, par G. G. Pappadopulo in 8° Imprim. royale 1850	
1850-51	Sur la volonté et la puissance, analyse des cœurs, id. 8° M <sup>r</sup> N. Philadelphus 1851	
1851-52	Monographie sur le monument de Lysicrates, avec planches, id. 8° chez J. Angelopoulos 1852	
1852-53	Sur une tête inédite de Démosthènes et son iconographie, avec figure, id. 8° chez Ch. Philadelphus 1853	
1853-54	Sur les jeux des enfants chez les anciens Hellènes, par M <sup>r</sup> G. Papslioti 8° chez J. Angelopoulo 1854	
1854-55	Sur le temps, étude, par M <sup>r</sup> G. Zochio 8° chez Ch. Philadelphus 1855	
1855-56	Dissertation épigraphique, avec planches, par M <sup>r</sup> P. Eustratiadis 8° chez J. Angelopoulos 1856	
1856-57	Sur les écoles grecques avant la révolution, par M <sup>r</sup> G. G. Papadopolo 8° chez L. Vilara 1857	
1857-58	Sur une pierre gravée représentant Thésée, avec planche, id. 8° chez P. Sakellario 1858	
1858-59	Sur l'élément Hellénique chez les Valaques, id. 8° chez L. Vilara 1859	
1859-60	Histoire de l'École Hellénique, id. 8° chez P. Sakellario 1860	

( Interruption de quatre années )

### Période Deuxième.

1864-65	Chronique inédite sur la colonie grecque établie en Corse, id. 8° chez L. Vilara 1865	
1865-66	Esquisse de l'influence Italienne sur le grec populaire, id. 4° chez L. Vilara 1866	
1866-67	Sur le pnyx, avec figures, id. 4° id. 1867	
1867-68	Sur le sentiment religieux, id. 4° id. 1868	
1868-69	Sur le roman français et son influence sur les mœurs de la Grèce par M. Ant. Z.-Stéphanopoli 4° chez J. Cassandreas 1869	

#### E R A T A.

2ème page	— 2ème colonne	— au lieu de mais est aussi	lisez, mais elle est aussi
5ème page	— 1ère	— au lieu français	lisez français
5ème page	— 2ème	— au lieu désenchantément	lisez désenchantément
7ème page	— 1ère	— au lieu sudernes	lisez modernes
8ème page	— 1ère	— au lieu gran-grandes	lisez grandes



Sénancour, Benjamin Constant, Sainte-Beuve et toutes ces détestables doctrines politiques sociales et religieuses qui ont rempli pendant un demi siècle les romans, les drames et tous les livres dans lesquels l'homme semble chercher en pleurant la voie qui doit le conduire au salut.

Cette littérature romanesque ne s'est pas bornée, ainsi que le lui ont reproché ses détracteurs, à faire uniquement de l'art pour l'art ou à peindre, avec de sombres couleurs, le malaise social et le désordre moral et intellectuel de notre temps. Sa plus constante préoccupation a été la réhabilitation de la femme déchue et de l'homme coupable. Et, chose étrange, cette idée toute chrétienne, a été attaquée par les écrivains religieux et par tous les partisans de la tradition religieuse du moyen âge. Les uns et les autres ne pouvaient ou ne voulaient pas comprendre qu'à une société nouvelle, à des principes nouveaux, il fallait une littérature nouvelle; ils oubliaient que le Christ avait versé un rayon d'amour divin dans le cœur flétri de Madeleine et que ce rayon d'amour avait refait une virginité à la misérable pécheresse qu'étreignaient les chaînes impures de la volupté; ils oubliaient aussi qu'un Dieu avait versé son sang pour racheter l'homme du péché originel, et la touchante parabole de l'Enfant prodigue et celle plus touchante encore, du Pasteur qui suit de contrée en contrée sa pauvre brebis égarée pour la ramener au bercail.

Ainsi, la plus belle pensée du christianisme, la réhabilitation de l'homme par le repentir, de la femme par l'amour, presque abandonnée par les prédicateurs et par les moralistes sévères, était pieusement recueillie par cette littérature dont l'audacieuse impiété, le doute affreux et le poignant désespoir effrayaient ceux-là même qui avaient une foi inébranlable dans les destinées de l'humanité!

Le roman d'abord, la scène ensuite, où elle monta avec *Marion Delorme*, eurent bientôt initié le peuple à cette grande et généreuse pensée chrétienne qui avait déjà inspiré la *Nouvelle Héloïse* à Jean-Jacques Rousseau.

Les fondateurs de cette littérature, avec le sentiment de l'art, avaient la foi et l'amour du bien et du beau et l'on soutiendrait, en vain, que le cri profond de détresse qui s'échappe de leur poitrine n'est que le râle du désespoir. Ces âmes que le doute étreint, que l'inquiétude dévore, que le malaise social indigno, ces anges tombés, cherchant à frayer à l'humanité une route à travers les décombres amoncelés par les révolutions, et à substituer au flambeau de la foi qui s'éteint un soleil nouveau pour faire disparaître ce crépuscule effrayant que la philosophie du doute, répandue sur l'Europe par la France,

avait fait naître dans le cœur de l'homme, ces anges tombés, dis-je, ne manquaient pas absolument de foi, car si elle était morte en eux ils auraient compris la mort absolue et auraient chanté sur un ton plus funèbre encore l'hymne de mort de l'humanité.

Mais non, ces hommes qui livraient leur grande âme en pâture au genre humain et qui se faisaient l'écho de toutes les misères morales d'une génération souffrante, furent des Colombes audacieux qui découvrirent des horizons nouveaux à la pensée humaine et rendirent habitable cette terre où l'âme et le corps se livraient un duel à mort depuis des siècles et où l'une des deux moitiés de l'homme ne triomphait un moment qu'au détriment de l'autre. Pascal nie le corps, Diderot nie l'âme, Pascal ne veut que le ciel, Diderot ne veut que la terre et comme la lutte de ces deux génies, c'est-à-dire de la matière contre l'esprit, laisse l'homme flottant, indécis, la nouvelle littérature romanesque tente de mettre d'accord les deux moitiés de l'homme, se prend d'amour pour l'idéal sans négliger toutefois le corps, qui recouvre ainsi ses droits à la vie.

Ne voyons donc dans ces âmes d'élite que des frères, qui s'égarèrent volontairement, pour nous ouvrir une voie nouvelle, et bénissons les pleurs qu'ils ont versé dans ce voyage courageusement entrepris, sans guides, à travers ce vide immense que les doctrines désolantes du dix-huitième siècle avaient fait dans le cœur de l'homme. En les condamnant, nous confondrions dans un même anathème nos pères qui, bien avant la Réforme et la Révolution française, avaient secoué le joug des traditions fatalistes de l'Orient, remplacé la révélation par la science, substitué aux aberrations théologiques des Orientaux la raison souveraine qui a servi de massue à Voltaire pour assommer la veille société et faire de la France monarchique et de l'Europe féodale une France nouvelle, une Europe nouvelle qui iront toujours se transformant jusqu'au jour où le progrès viendra dire son dernier mot.

## V.

Des tentatives audacieuses et hardies de réforme religieuse et sociale, heureusement avortées, créent à côté de cette littérature romanesque, désolante, mais vraie, un genre de roman où la femme libre, le mariage libre, l'adultère, la révolte de l'épouse contre l'époux sont pronés comme des actes d'indépendance et de courage. Les Saint-Simoniens voulant renouveler l'ordre social, sentaient qu'ils ne pouvaient atteindre leur but qu'en détruisant le mariage.

me, et tout en lui, jusqu'à ses débauches, a un aspect imposant. Aussi brave soldat que grand capitaine, il donne à ses généraux, à ses compagnons d'armes, les dépouilles du monde qu'il soumet en courant.

Cette gigantesque épopée s'empare vivement des esprits et finit par faire du héros macédonien un chevalier modèle, un chevalier exempt de défauts et de vices, n'étant sujet à aucune infirmité humaine. L'histoire est cotoyée jusqu'à l'entrée d'Alexandre aux Indes; mais dès que le héros met le pied dans ce pays on aperçoit le merveilleux et le naïf des légendes arabes qui l'avaient peuplé de monstres et de chimères, rempli de mystères et de prodiges. Alexandre, que ne peuvent arrêter ni les hommes ni les éléments, s'élance, sur un char traîné par des dragons ailés, à la conquête des régions célestes, dévoile les mystères du ténébreux océan, qu'il visite dans une cloche de cristal, et revient à Babylone où s'accomplit sa destinée.

Si je me suis arrêté sur le roman de chevalerie plus que ne le comporte le cadre restreint dans lequel j'ai dû me borner, c'est que le *Roman d'Alexandre* est le premier ouvrage français qui a exercé une influence incontestable sur l'esprit, les mœurs et même la civilisation des Hellènes d'avant la révolution de 1821, et que c'est de la France que le cri de guerre de nos ancêtres, — partis pour conquérir un monde à la civilisation, — après avoir ébranlé les esprits de tous les peuples de l'Orient, nous est revenu, après quinze siècles, comme un écho agrandi de tout le merveilleux d'un peuple viril à son enfance.

Sans s'exagérer l'influence du *Roman d'Alexandre*, qui a fait les délices de nos pères jusqu'à la veille de notre révolution nationale, on peut dire que cette influence n'a pas été stérile pour la Grèce et qu'elle a été autrement salutaire que celle des romans modernes, — sans exception aucune, — et des héros de Paul de Cock que l'on aurait dû se garder de faire défiler sous les yeux d'un peuple jeune, avide d'émotions et de nouveautés. Plus d'un cœur a battu à la lecture du *Roman d'Alexandre*, plus d'un rhapsode inconnu du Kleptisme s'est inspiré de la valeur surnaturelle des paladins, — car les héros macédoniens devinrent des paladins sous la plume de Court de Chateaudun et d'Alexandre de Bernay. — Et que de généreux élans, que de nobles sentiments qui sommeillaient peut-être encore dans l'âme des intrépides précurseurs de notre régénération nationale, s'y épanouirent au récit de ces aventures héroïques et merveilleuses! Et ce culte, encore grossier du klephte pour la femme, que la féconde muse

populaire nous a conservé, n'est-il pas un pâle reflet du culte idéalisé des chevaliers pour le sexe faible? Mais quels généreux élans, quels sentiments de patriotisme, quel héroïsme, quelles vertus nationales, quelles amours peuvent inspirer à notre génération inquiète et souffrante, — qui rêve une patrie commune pour tous les membres dispersés de la grande famille hellénique, — ces faux Prométhées, ces Satans dégénérés du roman héroïque moderne, qui laissent tomber de leurs lèvres dégoutantes le sarcasme et le persiflage pour flétrir tout sentiment honnête et élevé, ou ces héros musqués et fardés qu'on nous offre comme des modèles achevés de galanterie, ou ces libertins effrontés, contre épreuves effacées de Don Juan et de Lovelace, qui souillent l'imagination et remplissent le cœur d'horreur et de dégoût? Oh! plutôt que de nous éveiller l'âme, nous griser l'esprit, nous blaser l'imagination et attiédir les généreux sentiments de notre cœur par le triste étalage de toutes ces passions grotesques et hideuses, de ces fadeurs que vous nous offrez comme un progrès et une nouveauté, rendez-nous le *Roman d'Alexandre* et l'*Érotocritos*, et les contes de Bertol, et les contes de l'Ane, et les contes de Spanos, et les *Légendes des Saints* et tous les romans que lisaient nos aïeux.

Le roman de chevalerie, dont nous avons pu constater la salutaire influence sur l'esprit et les mœurs de notre pays, a été la véritable épopée du moyen âge. Ces chevaliers errants, toujours en quête d'aventures extraordinaires et merveilleuses, si habilement parodiés par Miguel Cervantès, avaient quelque chose de grandiose et d'héroïque qui élevaient l'âme et la transportaient dans un monde idéal peuplé de monstres et de chimères. Cependant à mesure que la force et la violence font place à la justice et au droit dans la société du moyen âge, ces héros perdent de leur prestige et finissent, comme Don Quichotte, par tomber dans le grotesque d'un ridicule achevé. Les romans de chevalerie ont grisé les imaginations et enfanté plus d'un Don Quichotte, au déclin du moyen âge, comme les *Brigands* de Schiller, *Werther*, *René*, *Lélia*, *Joseph Delorme*, *Obermann*, *Adolphe*, tous les romans de l'école byronienne, ont fait éclore de tristes passions, des brigands moralisateurs, ou jeté l'épouvante et le désenchantement dans de jeunes cœurs pleins de toutes les douces illusions de la jeunesse et de la foi! Ce serait un curieux rapprochement à faire que celui des deux littératures romanesques, née l'une de la foi et de l'héroïsme du moyen âge, l'autre du doute et du désespoir, du spectacle des révolutions déchainées sur l'Europe, et du craquement des vieilles croyances qui tombaient dans le gouffre



Je ne fais pas ici de l'horreur à loisir. Tout le monde a pu remarquer du relâchement dans nos mœurs, et le luxe, parfois scandaleux, qui a envahi toutes les classes de notre société. En un mot, l'éducation nationale est à faire. La musique, le français, l'anglais, et la lecture des journaux de mode ne devraient pas être le principal, mais l'accessoire de l'éducation des jeunes filles, et les mères prudentes et sages devraient choisir soigneusement leurs lectures et s'occuper plutôt de la culture de leur âme que de leur parure et de celles de leurs enfants. La société hellénique sera régénérée et l'hellénisme jettera, comme jadis, une grande lumière sur le monde, le jour où nos dames pourront dire, comme la mère des Gracques, en montrant leurs enfants : Voici mes bijoux !

VI.

J'ai fait remarquer, en passant, l'influence du roman français sur nos mœurs avant la révolution de 1821. J'aurais voulu pouvoir m'arrêter là, car n'est-ce pas humiliant d'avouer que nous ne traduisons le plus souvent que les romans qu'inspirent le spectacle hideux des misères morales, des infirmités intellectuelles, des égarements d'une partie de la population des grandes villes, et de penser que nous croyons faire une étude des mœurs de l'Europe occidentale parceque nous entrevoyons, à travers la boue des ruisseaux de Paris (ou de Londres, le côté le plus abject et le plus hideux de la plus misérable partie de leur population? J'ai pu me convaincre, — et je le dis à regret, — que Paul de Cock a le plus grand nombre de lecteurs, et que de beaux ouvrages, écrits avec le cœur, pleins de belles et gracieuses pensées pourrissent dans les caves des libraires. Ces romans, et la plupart de ceux dont je vous ai entretenus, ont détruit dans notre âme plus d'un noble sentiment, étouffé plus d'une sainte aspiration vers l'idéal et jeté le trouble chez ceux-là même d'entre nous qui traversent honnêtement la vie sans jamais sentir faiblir leur cœur dans la route austère du devoir.

VII.

Le roman, «poème épique des nations modernes» répond à un besoin intime de notre âme et c'est en vain que l'on voudrait en proscrire la lecture. Mais le roman, écrit sous l'influence de passions et de principes, presque inconnus à notre société, nous éloigne de notre idéal, nous crée une vie morale factice, éveille en nous des désirs pernicieux et fait éclore dans notre cœur des sentiments qui blessent la mo-

rale, la pudeur et la religion, — ce vivant symbole de notre unité nationale.

Il est donc urgent de réagir contre la funeste influence du roman étranger par la création du roman national. Quelques essais de ce genre méritent d'être signalés et peuvent servir de modèles à ceux de nos écrivains plus soucieux de doter leur pays d'une littérature répondant aux aspirations de notre génération que d'imiter les anciens. L'histoire de l'empire d'Orient, notre moyen âge, qui ne finit qu'en 1821, notre révolution et l'état actuel de l'Orient offrent des situations dramatiques du plus grand intérêt et des études psychologiques autrement intéressantes pour nous que celles des peuples de l'Occident. Parmi les romans remarquables dûs aux souvenirs de notre histoire et à l'état actuel de notre société nous citerons l'*Exoristos* d'Alexandre Soutzo, le *Seigneur de Morée*, *Léila et le Notaire* de M. Rangabé, *Thanassis Lécas* de M. Calligas, la *Chute de Missolonghi* de M<sup>lle</sup> Evanthie Caïris et l'*Héroïs* de M. Xenos.

Le roman, saturé de spleen, ne convient à aucune société et moins encore à la nôtre. Il ne sait qu'ébaucher les aspirations indéfinies des peuples, jouissant des bienfaits et des désavantages d'une civilisation plus avancée, dessiner à grands traits leurs passions avortées et leurs tendances vagues, entourer le mal d'une auréole de célébrité qui le fait paraître aimable, encourager le suicide et remplir l'âme d'ennui et de désolation.

Préservez nos enfants, préservez-nous nous-mêmes de ces lectures empoisonnées qui nous viennent de l'Occident, car ce n'est pas au moment où l'Orient, — ou plutôt cette partie de l'Orient qui a été le domaine de l'ancienne civilisation hellénique, — attend de nous la vie que nous pouvons penser à lui envoyer une âme énermée, languissante et appauvrie. Oui, l'Orient attend tout de nous et sa régénération et sa littérature. Les importations littéraires de l'étranger qu'elles viennent de France ou d'Allemagne, finiront par s'étioler et périr dès que nous aurons créé une littérature originale, et le roman national deviendra alors une arme puissante pour la propagation de nos idées.

A l'Occident n'empruntons que ses sciences et du fer : ses sciences pour assurer notre suprématie intellectuelle sur les autres nationalités de l'Orient, le fer pour délivrer nos frères qui gémissent encore sous le joug oppressif d'un barbare étranger. En agissant ainsi, et en donnant à nos enfants une éducation nationale solide nous nous montrerons dignes de nos aïeux et nous trouverons en nous-mêmes des éléments de grandeur et de prospérité.

de ces révolutions ! Que de candides jeunes filles ont cru se reconnaître dans Atala, dans Delphine, dans Lélia, dans Indiana, dans Valentine, dans Adrienne de Cardoville, dans Mathilde, ou dans ces fades, nerveuses et sentimentales héroïnes des mauvais romans, qu'on prendrait plutôt pour des poupées que pour des femmes, qui n'ont de l'amour que les ridicules, de l'épouse que le nom, de la femme que les travers ! Que de jeunes gens ont cru se retrouver dans René, ce sublime désespéré qui jette un cri effrayant sur la création sociale au moment où elle va sombrer ; dans Werther qui contient le rôle d'une génération qui, ne pouvant plus se suffire, cherche, dans le tombeau, un asile contre les souffrances morales qui lui déchirent le sein ; dans Joseph Delorme ou dans Obermann ou dans Adolphe, ces dégoutés de la vie, qui s'étiolent dans un monde qui ne leur fait pas une part assez large, et qui s'obstine à méconnaître ces génies qui brisent douloureusement leurs ailes contre la mauvaise organisation de la société actuelle ; ou dans ces hommes impies, libertins, dévergondés, sans cœur, sans convictions, sans principes, poursuivant un but imaginaire, une ombre de femme, une félicité fabuleuse, rêvant l'impossible, se jetant dans le désordre et dans le crime ou se suicidant parce qu'ils se sont crus incompris de la société qu'ils se croyaient appelés à réformer ! On verrait, que des principes radicalement opposés, produisent des effets presque identiques, à des distances inégales, car l'idéal tout à fait en dehors de la nature et de la réalité enfante Don Quichotte et la réalité dans toute sa crudité enfante Werther ou le suicide, René ou le déséchatement, Lélia ou le désespoir, et que l'on a trop abusé du principe qu'une littérature ne réfléchit que l'état moral, politique ou social d'une époque.

On lisait encore les romans de chevalerie du temps de Cervantès lorsque le bon curé de Don Quichotte s'avisait d'en faire un feu de joie dans la cour du château du héros de la Manche. A madis de Grèce, Esplandian, Lisuarte et tous les héros issus en ligne, plus ou moins directe, des chevaliers errants, furent sacrifiés par l'impitoyable curé ! Oh ! qu'un autre curé ne s'avise-t-il de renouveler ce feu de joie avec tous les romans étrangers, et les traductions qu'on en a faites en grec, romans qu'on offre comme délassement à notre pauvre génération, — souffrante de son ardeur patriotique lâchement comprimée par la politique mesquine et égoïste de tous nos gouvernants et par nos vaines disputes parlementaires, — afin que, de leurs cendres, renaisse, brillant et radieux phénix, d'une littérature nationale, le roman national pour idéaliser le culte de la patrie et de la fem-

me, remplacer les héros de ruisseau et de baigne, ainsi que les fades héros de salon, par des caractères fortement trempés, par des écrivains s'inspirant des saintes et pures traditions de l'hellénisme, par de braves et intrépides soldats ne rêvant que la gloire et sachant affronter avec un égal courage et les tourmentes de la vie et les dangers du champ de bataille, par des héroïnes qui se croiraient aimables et jolies sans ressembler à la dernière gravure des journaux de modes, filles, épouses et mères trouvant le bonheur dans leurs familles et inspirant à leurs frères, à leurs époux et à leurs enfants de nobles passions, de nobles dévouements et par dessus tout l'amour de la patrie et de la gloire !

## II.

Des flammes du bûcher de notre curé naquit, phénix dégénéré, le roman héroïque ! Gomberville, M<sup>lle</sup> de Scudéry, la Calprenède et Desmarests rendirent populaire cette nouvelle littérature romanesque où les rois et les héros de l'antiquité, habillés à la française, sans en excepter la perruque à la Louis XIV, et parlant le langage des précieuses de l'Hôtel de Rambouillet, remplaçaient les bergers et les bergères parfumés que d'Urfé avait galamment promené sur les bords du Lignon. Ce genre de roman, dont les gentilles et fades extravagances, amusèrent le siècle de Louis XIV, ce genre de roman, où tous les héros ont juré de gagner le cœur de leurs maîtresses en les égarant dans le Pays de Tendre, tombe sous les coups de Molière qui, dans ses *Précieuses ridicules*, parodie leur langage, et Boileau l'achève avec son *Dialogue sur les héros de roman*.

J'aurais passé sous silence les romans imités de l'*Astrée*, de *Clélie* et de *Cyrus*, romans que je n'ai pas eu le courage de lire, si cette littérature romanesque ne reparaisait épurée, en quelque sorte, et dégagée de ce style empoulé, au dix-huitième siècle, sous la plume élégante et légère, trop légère hélas ! de Marivaux, de Fontenelle, de Florian, de Marmontel et d'une foule d'autres spirituels écrivains qui venaient à leur suite. Les pastorales de Fontenelle et de Florian, les romans de Marivaux et de Marmontel ne sont guère lus, mais la *Bergère des Alpes* de ce dernier, traduite en grec par Rhigas de Phères, a charmé les loisirs de nos aïeules et mérite par conséquent d'être préservée de l'oubli, si fade et si ennuyeuse qu'elle soit.

## III.

Je ne dirai rien des romans de M<sup>me</sup> de La Fayette, ni des romans de Lesage qui détrou-

ment définitivement la Calprenède et M<sup>lle</sup> de Scudéry. Tout le monde a lu *Gil-Blas* tout le monde a, en compagnie d'*Asmodée*, visité la société à cette époque où M<sup>me</sup> de Maintenon couvrait le visage de la France et de son roi du masque de Tartufe.

Mais nous sommes aux portes du dix huitième siècle, du siècle de l'analyse implacable, du siècle de la chimie. L'église gouverne encore l'humanité et combat avec violence toute tentative d'amélioration sociale ou politique, car toute amélioration politique détruit ses privilèges, toute amélioration sociale son prestige. Mais elle sent que le monde qu'elle a étroit, pressuré, exploité lui échappe, et renouvelle par les dragonnades des Cévennes, les tristes journées de la Saint-Barthélémy. Bossuet appose la fausse signature de Dieu au bas de la révocation de l'édit de Nantes; la cour se fait dévote et hypocrite, et le peuple, par esprit d'opposition, incrédule et athée. Ah! vous prêchez un Dieu cruel, un Dieu féroce, vous faites marcher à côté des dragons vos prêtres convertisseurs qui attisent l'incendie, allument les bûchers, dirrigent la main du bourreau contre des hommes dont le seul crime est de prier Dieu en français, hé bien, ce Dieu fait à votre image, ce Dieu exterminateur des femmes et des petits enfants on le détruira!

C'est de cette opposition qu'est sortie le dix-huitième siècle et sa littérature à la fois majestueuse et grave, fade et légère, belle et aride. Le roman devient sceptique, incisif, libertin, railleur, philosophe: il laisse, avec *Candide*, un vide désolant dans l'âme, ou se prend, avec l'abbé Prévost, d'une belle passion pour une fille perdue, ou pénètre, avec *Crébillon le Gai*, dans les salons et nous laisse voir les passions musquées d'une société énervée, ou cherche, avec *Rousseau*, de faire rentrer dans la voie de la vertu une pauvre fille égarée par la passion, ou saisit, avec *Laclos*, cette société dévergondée du dix huitième siècle afin d'en étaler aux yeux du public éffrayé toute sa hideuse laidité, ou, pressentant l'orage qui va se déchaîner sur la France et sur l'Europe, il se réfugie, avec *Bernardin de Saint-Pierre*, dans le monde austral en compagnie de *Paul et Virginie* et s'absorbe dans la contemplation de la nature pour distraire l'homme des tristes préoccupations qui commencent de l'assiéger, ou il enfonce les portes des cloîtres, avec *Diderot*, en dévoile toutes les misères, toutes les turpitudes et toutes les passions, ou bien cherche, avec *Marivaux*, la voie du cœur, mais s'égare en chemin à force de parler une langue que ne comprennent guère les hommes de ce temps, ou bien encore il prend, avec *Fontenelle Florian*, et *Marmontel*, la houlette et

le chalumeau, et fait garder des moutons blancs par de gentils bergers et d'aimables bergères qui parlent la langue élégante des cours.

Nous venons de voir le roman aborder toutes les situations, se faire peintre de mœurs, jeter le salon dans la rue, dévoiler les plaies sociales du dix-huitième siècle, devenir un écho de la philosophie, et saper, avec l'*Encyclopédie*, les fondements du vieil édifice théologico-féodal sur lequel reposait la société. Mais il ne survivra pas au naufrage des vieilles choses, et il sera emporté dans le tourbillon qui entraîne tout société, croyances et littérature.

#### IV.

Fatigué des agitations fiévreuses de la Révolution française, devenue la révolution européenne, on se tourne de nouveau vers la religion pour lui demander des consolations et la guérison de l'âme atteinte par la philosophie du doute et par ces doctrines sans foi où la raison remplace la divinité.

*Chateaubriand*, que la vue de sa mère mourante, fait rentrer dans le giron de l'église, s'enfuit en Amérique, mais au lieu de trouver la paix du cœur au milieu des sauvages, il retourne en Europe l'âme désenchantée, comme son *René*, qu'il publie immédiatement après *Atala*, ce charmant épisode détaché du *Génie du Christianisme*. *Atala* a été traduite en grec lors de son apparition dans le *Mercur de France* et a fait une profonde impression sur les âmes pieuses des Hellènes que n'avaient pas ébranlées les profondes secousses imprimées à l'Europe par la Révolution. La vierge américaine fut regardée comme une sainte et, vingt ans plus tard, lorsque la brutalité des Turcs s'acharnait sur les femmes de la révolution hellénique, plus d'une martyre a trouvé une consolation dans le souvenir d'*Atala*.

Le roman des *Martyrs*, et tous les romans inspirés par la tradition religieuse, étaient lus avec avidité; les romans de M<sup>me</sup> de *Stael*, rival de *Chateaubriand*, firent sur les esprits une salutaire impression et eurent de nombreux imitateurs, mais quelques années plus tard les anges chrétiens de cette nouvelle poésie furent balayés par le souffle de *René*, et de *Werther*, représentant les souffrances morales du siècle et l'impuissance de l'homme à réaliser ses appétitions.

Le roman moderne s'est longtemps inspiré de ces deux ouvrages, et les muses du *Suicide* et du *Désenchantement* qui inspirèrent *Gœthe* et *Chateaubriand*, ont également inspiré *George Sand*,



ANNALES  
DE L'ÉCOLE HELLÉNIQUE

ANNÉE XVI.

PÉRIODE DEUXIÈME, ANNÉE V.

COMPTE-RENDU

DE

L'ÉCOLE HELLÉNIQUE

POUR L'ANNÉE SCOLAIRE 1868—1869

A L'OCCASION

DE

LA DISTRIBUTION DES PRIX

FAITE LE 22 JUIN 1869,

PAR

M<sup>SEUR</sup> CYRILLE.

ARCHEVÊQUE DE PATRAS.

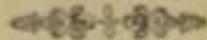
COMPTE-RENDU PRÉCÉDÉ

D'UN DISCOURS SUR LE ROMAN FRANÇAIS ET SON INFLUENCE  
SUR LES MŒURS DE LA GRÈCE.

PAR

M. ANTOINE ZANNETTAKI-STÉPHANOPOLI

PROFESSEUR.



ATHÈNES,

IMPRIMERIE JEAN CASSANDREAS

RUE D'EURIPIDE N° 57.

1869.



Ces romans, fourmillent de sophismes, «représentent le mariage comme un avant-goût de l'enfer, l'épouse légitime toujours infidèle et coquette; le mari brutal et égoïste, tandis que le mariage libre, vrai séjour des bienheureux, ruisselle de toutes les vertus et de tous les bonheurs de l'Eden: douceur, simplicité, constance, affection qui ne décroît pas, patience mutuelle, enfants gracieux et beaux, sans préjugés, sans superstitions et qui feront comme leurs pères et mères afin de préparer dans ce monde la race des élus.» (1)

Ce roman, longtemps en vogue, neutralisa l'influence du roman historique que de grands écrivains venaient de naturaliser en France. Mais il ne pouvait survivre à la secte qui l'avait créé, encore moins devenir chez les modernes ce que l'épopée était chez les anciens!

Les honnêtes femmes s'indignèrent de se voir préférer les créatures créées à l'image de cette littérature, et protestèrent par des romans qu'elles puisaient dans les souvenirs de leur cœur, contre le mauvais goût littéraire et les passions honteuses dont il était le triste écho!... Ces productions malades d'imaginations exaltées ou perverses, ce perpétuel défilé d'hommes en révolte contre la société, de femmes incomprises de maris lâches et brutaux finit par révolter l'opinion surprise, et un moment égarée par les apôtres de la nouvelle religion.

Les Français, qui ont l'instinct du beau, et dont la qualité distinctive est de se lasser vite, se furent bientôt dégoûtés de cette funeste littérature. Révéler une douleur sociale, mettre à nu les vices de toute une génération et chercher, dans des situations désespérées, un réactif contre ce mal telle fut la tâche que s'imposèrent d'autres romanciers. La vue de cette laideur morale ne blasa ni le cœur ni l'imagination, et l'on s'arrêtait par fois pour contempler, avec une angoisse horrible, les sombres tableaux de cette galerie du désordre, du crime et de l'abjection, qu'on déroulait avec art. Puis les sympathies d'un public éclairé, las de ces débauches de l'esprit, encouragèrent les femmes poétiques et chastes qui protestaient, avec élégance, contre ce coupable égarement, et comme les femmes ont toujours régné en France — malgré ou peut être à cause de la loi salique, — elles eurent bientôt rappelé l'homme aux sentiments de délicatesse, d'honneur et d'amour qu'avaient émoussé dans son cœur les ouvrages détestables qui menaçaient de détrôner tous les autres travaux de l'intelligence. On guérit d'autant plus vite que le mal n'avait entamé que l'épiderme. La plupart de ceux qui professaient le plus profond mépris

pour la famille et la société et qui donnaient l'épithète de bourgeois à quiconque osait se plaindre de leur insolente impiété, étaient, au fond, de braves cœurs: ils aimaient tendrement leurs sœurs, adoraient leur mère, et gémissaient en secret de leurs égarements. On se dégoûta des femmes incomprises, on méprisa l'épouse adultère, la femme indépendante et la femme libre et on revint auprès des femmes honnêtes et aimables qui, avec ce tact exquis et délicat, cet art de tout embellir qu'elles possèdent mieux que les héroïnes de roman, reprirent bientôt leur empire. Les mœurs y gagnèrent, et la pudeur aussi. La politesse reparut et chassa la morgue glaciale et la hauteur extravagante un instant à la mode; l'esprit de causerie, longtemps négligé, reparut aussi; on tâcha d'être simple dans ses manières et dans ses goûts, et il ne se trouva personne pour protester contre cette nouveauté parce que tout le monde y gagnait.

Ainsi tombèrent la plupart de ces productions éphémères qui péchaient contre toutes les règles de l'art, et qui jetèrent un grand discrédit sur toute la littérature romanesque. Les romans même les plus sérieux, à l'exception de ceux de Victor Hugo, ne se tirent plus aujourd'hui qu'à un nombre fort limité d'exemplaires. En 1850, les ouvrages de M<sup>me</sup> Sand et d'Alexandre Dumas n'étaient tirés qu'à un millier d'exemplaires, comme l'a constaté l'enquête sur le roman et sur le théâtre, et aujourd'hui que de beaux ouvrages scientifiques et littéraires, écrits avec grâce, font concurrence au roman ce tirage doit avoir encore diminué.

Le roman saint-simonien, si je puis m'exprimer ainsi, les romans de Paul de Cock et une foule de sales et détestables ouvrages, qui ont, malheureusement, trouvé, chez nous aussi, des traducteurs et des libraires, ont exercé une triste influence sur notre société naissante, qui avait besoin d'une nourriture intellectuelle plus solide et plus morale. Nos mœurs, si simples et si naïves, ont été altérées, et il y a chez nous aussi des femmes incomprises qui affichent de grandes prétentions à l'indépendance et à la liberté; l'adultère, presque inconnu jusqu'ici, s'est glissé dans le mariage, les mères rougissent d'allaiter leurs enfants et les confient aux soins de femmes mercenaires dont les mœurs sont loin d'être irréprochables. Plusieurs de nos jeunes filles singent habilement les modes de Paris, comme elles singent les passions et les goûts des héroïnes de roman, et les jeunes gens pour leur plaire, sont forcés d'imiter leur langage et leurs manières, de se ruiner, comme elles et leurs parents, en frais de toilette, au lieu de s'occuper d'études sérieuses et de l'avenir de leur pays.

(1) Saint-Mark Girardin.